

Lettre de Wavreumont

Périodique trimestriel

N° 155

Juillet-août-septembre 2020

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, B-4970 Stavelot

Bien chers amis,

En ce mois de septembre, nous avons fêté l'exaltation de la croix, liturgie durant laquelle nous entendons ce texte étrange du livre des Nombres où il est question de serpents mordant les Israélites et d'un serpent de bronze qu'il faut regarder pour être sauvé.

L'image du serpent est discrètement présente dans toute la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse. Devant cette constatation, je me suis demandé si un couple de serpents avait été accepté par Noé dans l'Arche et quelle partie du navire lui fut octroyée comme quartiers. Je dis cela parce que cet animal n'est guère apprécié d'habitude et on imagine mal cohabiter avec lui, sauf quelques originaux qui en font leur compagnon domestique.

Pourtant, les pères monastiques nous mettent en garde sur la tendance du reptile à se faire discret et à occuper clandestinement bien des demeures, y compris notre maison intérieure, notre âme. Cet animal se tapit, comme l'impie, dans le psaume, guette l'innocent. Quand on le découvre, c'est sous le coup de la surprise et de la frayeur. Pareillement, lorsqu'un rhume vous guette, au moment où vous éprouvez le besoin de revêtir un gilet et quand un frisson vous saisit, c'est déjà trop tard, selon la maman de frère Claude.

Au début du confinement, l'amoureux était convaincu d'être toute bienveillance pour sa compagne et vivait ces jours de retrait comme une aubaine, le moine était convaincu d'être un homme de paix et de vertus, ... et pourtant avec l'usure des jours et la monotonie des heures, un mot de travers peut devenir une forte affliction du cœur qui se transforme en aigreur, en arrogance et parfois en violence. Pour les Pères, c'est le signe que le serpent est encore tapi au fond de notre âme, comme camouflé, et que nous ne l'avions pas vu. Si nous réagissons par le silence et l'humilité, alors nous affaiblissons le serpent et il dénoue son étreinte. Mais si nous choisissons l'irrespect et la rancune, alors le serpent répand son venin en nous, ronge notre intériorité ; il se fortifie de jour en jour et dévore tout effort de conversion, si bien que nous vivons pour le péché et plus pour la Vie.

Selon Grégoire Palamas, c'est le stade où la volonté est tyrannisée et où l'homme est rendu semblable au serpent alors qu'il était compté parmi les fils de Dieu. En effet, cet auteur nous rappelle que notre âme est une, mais possédant trois facultés : l'intellect, le désir et la volonté. Ces trois facultés doivent être unifiées et tournées vers Dieu. Le serpent révèle et promeut la division interne, et quand la division grandit, l'intellect entre dans l'ignorance de Dieu, le désir préfère les créatures au Créateur et le vouloir est soumis à la tyrannie des passions.

Pourtant notre reptile peut aussi porter une symbolique positive comme dans le caducée du corps médical et des pharmaciens, ce qui induit que, même arrivés à ce stade, l'image du serpent d'airain nous enseigne : nous pouvons retrouver le Christ en le contemplant sur la

croix, partageant ce que nous sommes devenus ; dans notre écartèlement intérieur, nous le reconnaissons venant rejoindre notre sort de disloqués, lui qui était dans l'Unité de Dieu. Si nous accueillons sa venue, nous sommes rétablis dans l'Un. Notre serpent intérieur devient oiseau.

Dans une vision incroyable, Jung décrivait ainsi cette métamorphose que nous pouvons vivre dans la force de la résurrection, au niveau psychologique, mais aussi spirituel : "Je vis le serpent noir grimper sur le bois de la Croix. Il pénétra en rampant dans le corps du Crucifié et ressortit métamorphosé par sa bouche. Il était devenu blanc. Il s'entortilla autour de la tête du mort, pareil à un diadème, et une lumière brilla au-dessus de la tête, et à l'est le soleil se leva dardant ses rayons." À comprendre qu'en moi, une part est animal, une part est homme, une part est Dieu ; et dans le Christ, les trois sont unifiées, et le serpent peut devenir oiseau.

Tout cela peut sembler ésotérique et bizarre, mais peut aussi rejoindre simplement notre quotidien : dans le train-train de chaque jour, si je suis trop lové, dans mes habitudes serpentine, sur mes petites préoccupations, mes petits soucis, mes petits murs étroits, le Christ m'appelle à l'écouter, à le recevoir et à prendre de la hauteur comme un oiseau : aujourd'hui, quel frère pourrait avoir besoin de mon aide, que puis-je inventer pour me mettre au service de l'amour, quelle parole de réconfort pourrais-je prononcer,... Cela semble tout simple, en effet, mais pour le vivre, il faut le faire et prendre son envol, comme la colombe de l'Arche.

Frère Renaud

CHERCHER LA VOLONTÉ DE DIEU

Nous avons programmé pour le 8 août une journée de spiritualité, qui devait être animée par frère François. Elle n'a pas eu lieu, pour les raisons que l'on devine. Mais certaines personnes ont demandé à frère François d'écrire ce qu'il aurait pu dire. Et voici ce que cela donne...

Dans l'évangile selon saint Matthieu (6,7-10) :

⁷ Lorsque vous priez, ne rabâchez pas comme les païens : ils s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. ⁸ Ne les imitez donc pas, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant même que vous l'ayez demandé. ⁹ Vous donc, priez ainsi : Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, ¹⁰ que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Quand je suis invité à prendre la parole sur un sujet de spiritualité, je commence toujours par me mettre et à mettre mon auditoire à l'écoute de la parole de Dieu. Cela relativise d'emblée l'importance de la mienne. Si vous ne retenez rien de mon propos, retenez au moins les citations de l'Écriture, c'est l'essentiel. Pour introduire à une réflexion sur la volonté de Dieu, j'avais l'embaras du choix, j'ai un peu hésité. Finalement, j'ai opté pour la troisième demande du "Notre Père", parce qu'il me semble qu'elle concentre assez bien les questions et les difficultés que soulève le thème de la volonté de Dieu : *que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

La première chose qu'il faut se demander à propos de cette demande, c'est si elle est vraiment une demande. Je n'y aurais sans doute jamais pensé si je n'avais pas un frère qui parle l'hébreu autant que le français, ce qui n'est pas peu dire, et qui commente la prière du Seigneur en se basant sur une restitution du texte dans cette langue. Vous avez pu entendre frère Étienne sur ce sujet en fréquentant un des groupes sans nombre qu'il anime ou en suivant ses conférences sur le site du monastère de Wavreumont (wavreumont.be). Selon lui, il n'est pas possible que Jésus ait prononcé les premières phrases de cette prière telles que nous les connaissons – *que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel* – pour la simple raison qu'il n'y a pas de subjonctif en hébreu. Ces phrases ne sont pas des demandes, mais des affirmations, des affirmations de ce qui peut arriver. Frère Étienne propose de traduire celle qui nous intéresse : "Ta volonté se fait, commence à se faire, est en route." C'est, dit-il, un cri de foi plutôt que l'attente de quelque chose qui peut un jour venir.

Si frère Étienne le dit, c'est certainement vrai, je ne prendrai pas le risque de le contredire. Mais cela me pose tout de même quelques questions. Rassurez-vous, j'en ai parlé avec lui, je ne lui tire pas dans le dos.

D'abord, le texte hébreu sur lequel ce commentaire s'appuie reste une hypothèse. Le "Notre Père" nous est parvenu en grec. Il a été traduit d'innombrables fois dans d'innombrables langues. Mais Jésus ne parlait pas grec et le texte original que nous connaissons est lui-même une traduction d'une prière qui n'a probablement jamais été mise par écrit dans la langue où elle a été d'abord prononcée. On entreprend donc d'opérer une rétroversion, une espèce de traduction à rebours, pour tenter de remonter des écrits qui restent aux paroles qui se sont envolées. La langue maternelle de Jésus était l'araméen, mais on considère avec beaucoup de vraisemblance qu'il a dû composer sa prière dans la langue liturgique de son peuple, en

hébreu. On obtient ainsi un texte assez convaincant, qui doit être proche de ce que Jésus a dit. Mais cela reste une hypothèse.

En particulier, je me demande si les formes verbales choisies pour les trois premières phrases s'imposaient vraiment. Frère Étienne s'appuie sur les travaux de Jean Carmignac, qui a opté pour des verbes à l'inaccompli (vous savez que l'hébreu ne connaît pas les temps passé, présent et futur, mais considère que les actions sont achevées ou non ; l'inaccompli exprime ce qui est en train de se faire ou va se faire, il est ouvert sur l'avenir). Mais on pourrait imaginer que, dans la prière de Jésus, ces verbes étaient à l'impératif. La Traduction œcuménique de la Bible, sur une page où il y a soixante-trois lignes de notes en petits caractères pour quatre lignes de texte, choisit la version suivante : "Fais connaître à tous qui tu es, fais venir ton Règne, fais se réaliser ta volonté sur la terre à l'image du ciel." Selon elle, en effet, la tournure au passif est "utilisée pour indiquer discrètement l'action de Dieu sans le nommer"¹, c'est ce qu'on appelle un passif divin : Dieu est le véritable sujet des verbes. On peut penser que le rédacteur de l'évangile a usé de ce procédé pour traduire des impératifs de la prière originale.

Les trois premières demandes du "Notre Père" pourraient donc être des demandes. C'est d'ailleurs ce que semblent suggérer les paroles qui, selon Matthieu, introduisent la prière : *ne rabâchez pas comme les païens : ils s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés*. Serait-il question d'exaucement s'il ne s'agissait pas de demandes ?

Est-ce important de trancher, d'établir avec certitude si nous avons affaire ou non à des demandes ? Peut-être pas. Mais ce qui me pousse à m'interroger, c'est le piège auquel il faut être attentif, en tout cas, si on pense devoir maintenir que les premières phrases de la prière sont des affirmations. Et sur ce point, frère Étienne est en plein accord avec moi. Si la prière de Jésus proclame que la volonté de Dieu se fait, il ne faudrait pas en conclure que tout ce qui arrive est voulu par Dieu, conforme à sa volonté.

Je touche ici à un point délicat, parce que les sensibilités théologiques sont variées, qu'elles peuvent diverger selon les Églises et aussi entre les membres d'une même Église.

Certains chrétiens professent que Dieu contrôle tout, que rien n'arrive sans l'accord de sa volonté. Ils aiment à ce propos l'image de la tapisserie. On la trouve, mais dans un contexte différent, dans le roman de Maurice Bellet, quand son Monsieur Périer se met à voir le beau côté des personnes et des choses : "Ce qu'il voit, c'est l'envers lumineux du monde. À moins que ce ne soit l'endroit, et que notre regard ordinaire ne voie que l'envers de la tapisserie, confus et laid. De l'autre côté, de l'autre côté est la merveille."² Quand nous regardons notre réalité, les événements, l'histoire du monde, nous ne voyons encore que le mauvais côté de la tapisserie. Dieu, pour la réaliser, resserre ici un nœud, donne là un coup de ciseaux. Il sait ce qu'il fait. Et quand nous arriverons à la fin des temps, nous passerons de l'autre côté, et nous serons émerveillés de voir la tapisserie achevée. Nous comprendrons alors le sens de tout ce que nous avons vécu, de tout ce que nous avons subi.

Notez que cette vision des choses peut être la source d'une grande paix. S'il n'arrive que ce qui doit arriver et si tout se passe selon le bon vouloir d'un Dieu infiniment bon, rien n'est absurde, il suffit d'un peu de patience et tout finira par s'éclairer. Mais il faut bien avouer que, dans certaines circonstances, on a envie de dire à Dieu qu'au prix où nous devons la payer, il peut garder sa tapisserie. Le Dieu qui aurait besoin de toutes les souffrances de l'humanité et

¹ *Nouveau Testament*, Cerf et Société biblique française, 1988, note c, p. 63.

² Maurice BELLET, *Les allées du Luxembourg*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996, p. 102.

de toutes les atrocités de notre histoire pour réaliser son plan finira tôt ou tard par nous sembler détestable.

Pour ce motif, d'ailleurs, je n'aime pas trop dire que Dieu a un plan. On raconte qu'un professeur de dogmatique, au séminaire de Namur, n'avait pas eu le temps de préparer son cours. Il disait que Dieu avait un plan, mais n'arrivait pas bien à mettre de l'ordre dans ses idées. Il répétait : "Dieu a un plan." Jusqu'au moment où un séminariste a soufflé : "Et toi, tu n'en as pas." Dieu a-t-il un plan, sur le monde, sur chacun et chacune de nous ? Il faudrait s'entendre sur ce que l'expression signifie. L'image du plan peut suggérer que tout est décidé d'avance, que Dieu nous utilise de gré ou de force pour réaliser ce qu'il a planifié. Si c'est de cela qu'il s'agit, il vaut mieux ne pas dire que Dieu a un plan. Une préface dit à Dieu qu'il est le maître des temps et de l'histoire. C'est sans doute vrai, mais je me demande parfois ce que de telles formules peuvent entraîner dans la foi des fidèles qui les entendent.

Quand nous parlons de Dieu, il me semble que nous le confondons assez couramment avec ce que les religions de l'Antiquité appelaient le Destin. Chez les anciens, le Destin n'était pas un dieu, à proprement parler, mais une puissance supérieure aux dieux. Au même titre que tout le monde, les dieux étaient tributaires de ses caprices et de son aveuglement. Dans la pensée judéo-chrétienne, il est inconcevable qu'il y ait quelque chose au-dessus de Dieu. Il a fallu remettre le Destin à sa place. Plus exactement, on a mis Dieu à sa place. On a mis Dieu au-dessus des dieux. Puis on est arrivé à l'idée que les dieux ne sont rien, et le Dieu unique a pu prendre toute la place. Mais il a bien souvent conservé tous les droits et toutes les humeurs du vieux Destin.

Je ne crois pas au Dieu qui décide de tout, qui est l'auteur de tout ce qui arrive, le Dieu qui écrit à l'avance, Dieu sait où, les événements qui se produiront et l'instant de leur survenance. Il suffit d'écouter les conversations autour de soi pour mesurer combien ce Dieu est présent dans les croyances ou dans les imaginaires. "Que voulez-vous ? Quand l'heure est là..." Quelle heure ? L'heure de quoi ? Fixée par qui ? Ah, c'était écrit...

Eh bien, non, je n'y crois pas. Je ne crois pas que les événements dépendent du bon ou du mauvais vouloir de Dieu. Et mon incroyance m'oblige à mettre sur la sellette des formules superbes dont les chrétiens se délectent. J'en retiens deux, à titre d'exemples.

Tout ce qui arrive est adorable. Qui a dit cela ? J'ai consacré un peu de temps à tenter de le savoir. Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), pour qui j'ai une grande admiration, le disait souvent. C'était en quelque sorte sa devise. Mais il l'avait empruntée. Édith de la Héronnière écrit à ce propos : *De sa jeunesse à son grand âge, une réflexion a jalonné et soutenu son parcours : "Tout ce qui arrive est adorable."* Il la tenait de Léon Bloy qui lui aussi avait été bouleversé par cette pensée un jour formulée par son ami géologue, Pierre Termier³. Je pense qu'elle fait erreur et que la filiation doit être comprise en sens inverse⁴. Car Léon Bloy (1846-1917) et Pierre Termier (1859-1930) se sont connus en 1906, et j'ai trouvé quatre fois le propos sous la plume de Léon Bloy entre 1894 et 1897, trois fois dans des lettres qu'il a

³ Édith DE LA HÉRONNIÈRE, *Teilhard de Chardin*, Paris, Pygmalion / Gérard Watelet, 1999, p. 263.

⁴ Dans son introduction à *L'expérience de Dieu avec Pierre Teilhard de Chardin*, Fides, 2001, p. 39, Philippe GAGNON écrit : ... *la terre immense dont le géologue Pierre Termier avait chanté la gloire et de qui Teilhard avait retenu une devise : "tout ce qui arrive est adorable"*. La phrase est mal construite, mais il en ressort que c'est bien Pierre Termier qui a fait connaître la devise à Pierre Teilhard de Chardin.

recopiées dans son journal⁵ et une quatrième fois dans la bouche de Clotilde à la fin de son roman *La femme pauvre* : " – *Tout ce qui arrive est adorable*, dit-elle ordinairement, de l'air extatique d'une créature mille fois comblée qui ne trouverait que cette formule pour tous les mouvements de son cœur ou de sa pensée, fût-ce à l'occasion d'une peste universelle, fût-ce au moment d'être dévorée par des animaux féroces⁶."

Je ne peux pas souscrire. Je ne peux pas admettre que tout ce qui arrive est adorable. Je trouve dans n'importe quel journal des événements que je ne juge pas adorables. Je suis prêt à dire que Dieu est toujours adorable, quels que soient les événements, mais précisément parce qu'il n'en est pas l'auteur, parce qu'il est innocent de tout ce qui arrive, parce que tout ce qui arrive n'est pas le fruit de sa volonté. Rien n'échappe au regard de Dieu, mais cela ne veut pas dire qu'il trouve tout adorable.

Second exemple, plus délicat : *Tout est grâce*. Nous l'entendons dire bien souvent, nous le disons peut-être nous-mêmes. Mais ceux qui l'ont dit avant nous l'ont-ils dit n'importe quand, à propos de n'importe quoi ? Est-il vrai que tout, absolument tout, peut être considéré comme une grâce ? Quand a-t-on dit que tout est grâce ?

La formule a été rendue célèbre par Georges Bernanos, qui l'a mise sur les lèvres de son curé de campagne. Je dis bien : sur les lèvres, et non : sous la plume, puisqu'elle ne figure pas dans le journal du desservant d'Ambricourt, mais est la dernière parole qu'il a prononcée, recueillie par l'ami chez qui il est allé mourir. La fin de sa lettre au curé de Torcy mérite d'être citée, car elle situe ces mots dans leur contexte, qui n'est pas anodin : *Le prêtre se faisant toujours attendre, j'ai cru devoir exprimer à mon infortuné camarade le regret que j'avais d'un retard qui risquait de le priver des consolations que l'Église réserve aux moribonds. Il n'a pas paru m'entendre. Mais quelques instants plus tard, sa main s'est posée sur la mienne, tandis que son regard me faisait nettement signe d'approcher mon oreille de sa bouche. Il a prononcé alors distinctement, bien qu'avec une extrême lenteur, ces mots que je suis sûr de rapporter très exactement : "Qu'est-ce que cela fait ? Tout est grâce."* Je crois qu'il est mort presque aussitôt⁷.

Pour bien comprendre la portée de ces mots, il suffit de regarder d'où ils viennent. On sait que le livre de chevet de Georges Bernanos était les *Derniers entretiens* de Thérèse de Lisieux, le recueil des paroles que la sainte a prononcées en 1897, l'année de sa mort (oui, Thérèse est morte l'année où Léon Bloy a mis dans la bouche de la femme pauvre son *Tout ce qui arrive est adorable*). On y lit, à la date du 5 juin : "Si vous me trouviez morte un matin, n'ayez pas de peine : c'est que Papa le bon Dieu serait venu tout simplement me chercher. Sans doute, c'est une grande grâce de recevoir les Sacrements ; mais quand le bon Dieu ne le permet pas, c'est bien quand même, tout est grâce⁸." C'est chez Thérèse que le curé de campagne puise sa confiance. Elle lui a enseigné que la grâce de Dieu est plus grande, plus généreuse que les

⁵ Léon BLOY, *Le mendiant ingrat. Journal de l'auteur (1892-1895)*, Bruxelles, Deman, 1898 : à Julien Leclercq, le 31 juillet 1894 (p. 248) ; à Henri de Groux, le 8 juin 1895 (p. 376) et le 12 novembre 1895 (p. 429).

⁶ Léon BLOY, *La femme pauvre*, Paris, Mercure de France, 1937, p. 298 (le livre, dédié le 3 mars 1897, mercredi des Cendres, à Pierre-Antide-Edmond Bigand-Kaire, a été publié en mai de la même année).

⁷ Georges BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*, Plon, 1936, LP 103, p. 254.

⁸ SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET DE LA SAINTE-FACE, *Derniers entretiens*, Carnet jaune 5.6.4 (c'est-à-dire quatrième parole du 5 juin), Desclée De Brouwer et Cerf, 1971, p. 221.

sacrements de l'Église. Le sacrement est un des canaux privilégiés par où la grâce nous parvient. Mais la grâce surabondante de Dieu n'est pas obligée de passer par eux, leur absence ne l'empêche pas.

Sauf erreur, c'est la seule fois que ces mots de Thérèse sont consignés par écrit. Mais elle a dû les prononcer aussi en d'autres circonstances. Lors du procès de canonisation, sœur Geneviève a déclaré à son sujet : "La Servante de Dieu avait coutume de dire que tout est grâce⁹."

Je suis bien obligé d'avouer qu'il y a dans tout cela des choses qui me gênent. Qui suis-je pour discuter avec Thérèse ? C'est elle qui est sainte, pas moi. Je n'oserais pas lui donner tort. D'ailleurs, je suis bien d'accord avec elle pour dire que Dieu est bon. C'est pour cela qu'on l'appelle le bon Dieu. Moi aussi, je l'appelle Papa, et j'ai commencé à le faire sans savoir que Thérèse l'avait fait avant moi. Je crois que Papa est le nom personnel de Dieu, celui que le Fils lui donne de toute éternité, celui que l'Esprit saint crie quand il vient se joindre à notre esprit pour nous apprendre à prier comme il faut.

Mais je ne crois pas que Dieu permette ou ne permette pas ce qui arrive. Je ne crois pas que Dieu fasse mourir et j'ai donc peine à imaginer un Dieu qui vient nous chercher. Et, pour tout dire (j'ose à peine le confesser), je ne crois pas que tout soit grâce. Je ne crois pas que la Shoah fut une grâce. Je ne crois pas que la pédophilie est une grâce. Je ne crois pas que l'injustice est une grâce. Je ne crois pas que le péché puisse être une grâce. Je ne crois pas que Dieu puisse être l'auteur du mal. Je ne peux pas m'empêcher d'opposer au Dieu du "tout est grâce" le Dieu de l'absolue innocence.

Ce que je crois, c'est que tout peut être lieu de grâce. Que Dieu est assez grand et assez pur pour faire surgir la grâce sur n'importe quel borbier, au fond de n'importe quel cloaque, dans le cœur de n'importe quel bourreau, dans la conscience de n'importe quel truand, au détour de l'événement le plus abominable. Oui, cela, je le crois. Et je peux admettre qu'on dise que tout est grâce si c'est cela que l'on veut dire, si la formule est un raccourci pour dire que la grâce peut se faufiler n'importe où – la liberté humaine restant sauve – et y produire des fruits inattendus. Mais en toute rigueur de termes, non, tout n'est pas grâce. Ce serait une insulte à ceux qu'on persécute.

J'entends souvent des chrétiens dire qu'il n'y a pas de hasard. Au risque de me brouiller avec eux, je crois au hasard. J'insiste sur la préposition. Je crois *en* Dieu, je crois *au* hasard. Je crois *en* Dieu, en donnant à cette préposition le sens dynamique qu'elle a dans notre Credo. Je tourne ma foi vers Dieu, je mets ma confiance en Dieu. Je ne me fie pas au hasard, même s'il fait parfois bien les choses. Mais je crois qu'il existe, j'y tiens. Je crois que certains événements arrivent par hasard, fortuitement, accidentellement. Parce que je crois à l'absolue innocence de Dieu, parce que Dieu ne serait pas innocent si on pouvait lui imputer tout ce qui arrive. Je crois au hasard parce que lui seul m'autorise à continuer à croire en Dieu. Je ne pourrais pas mettre ma confiance en un Dieu qui serait l'auteur de tout ce qui arrive.

Pour être complet, autant qu'on peut l'être dans des matières aussi vastes, il faut sans doute ajouter que nous croyons en un Dieu Créateur. S'il est tel que nous le proclamons dans le Credo, si c'est vraiment de lui que toute chose tient son être, le visible et l'invisible, alors, oui, il est lointainement responsable de tout ce qui arrive. Selon la théologie classique, il en est la cause première, on pourrait dire : la condition de possibilité. En ce sens, on peut dire qu'il

⁹ Procès apostolique, 1915-1916, 981, cité en note dans le même ouvrage, p. 435.

permet ce qui arrive. Mais en ce sens seulement. On serait bien inspiré de distinguer soigneusement entre les deux sens du verbe *permettre*, entre *permettre que* et *permettre de*. Permettre, c'est rendre possible et c'est autoriser. En me créant, Dieu permet *que* je fasse le mal, mais il ne me permet pas *de* faire le mal. Il n'est pas responsable du mal que je fais ni des âneries que je dis, mais s'il ne me créait pas, s'il ne me communiquait pas son être, je ne pourrais ni faire ce mal ni dire ces âneries. Libre à vous de penser qu'il ferait mieux de s'abstenir.

Oui, devant les malheurs du monde, certains seront tentés de dire : Dieu aurait mieux fait de ne pas être créateur. C'est aux antipodes de nos devises : tout ce qui arrive est adorable, tout est grâce. C'est dire : quand on voit ce qui arrive, il aurait mieux valu que rien n'arrive, il aurait mieux valu que la grâce s'occupe de ses affaires. Je souscris encore moins à cela. Car je suis certain que Dieu fait toujours ce qu'il y a de mieux à faire. Si Dieu crée le monde, c'est qu'il est mieux de le créer que de s'abstenir. Quand je dis que je crois en Dieu, c'est cela aussi que je professe : une confiance absolue dans la droiture de son jugement, dans la pertinence de son action, dans la justesse de son projet. Tout ce qu'il fait est adorable, tout ce qui vient de lui est grâce. Mais tout ce qui arrive n'est pas de lui.

Dans l'ambiance du dix-neuvième siècle finissant, qui portait encore les séquelles du jansénisme, les affirmations de Léon Bloy et de Thérèse ont sans doute été salutaires. Dans un environnement où on avait tendance à croire que l'homme, misérable pécheur, était foncièrement mauvais et que, sans le secours de la grâce, il ne pouvait rien espérer de bon d'un monde créé où tout était tordu, il n'était pas inutile de rappeler que tout cela est l'œuvre d'un Dieu de bonté, que les racines du bien sont en nous plus profondes que les racines du mal, que Dieu a semé du bon grain dans son champ et que l'ivraie n'y a pas pris toute la place. La grâce ne s'oppose pas à la création, car la création est elle-même une grâce. En ce sens, oui, tout est grâce. En ce sens, oui, tout ce qui arrive est adorable, et ce n'est pas étonnant que ce constat émerveillé ait été transmis à Pierre Teilhard de Chardin par un géologue, par un admirateur de la terre, qui disait cela, j'imagine, de la patiente formation des Alpes plutôt que d'une "peste universelle".

Dès lors, il me semble que nous pouvons réconcilier les deux réponses à ma question initiale : la troisième phrase du "Notre Père" est-elle une affirmation ou une demande ? Si c'est une affirmation, si le verbe du texte original est un accompli, elle est un acte de confiance : ta volonté va se faire. Et frère Étienne ajoute qu'elle ne s'impose pas, qu'elle ne peut pas se faire seule, que nous y contribuons. Si c'est une demande, c'est une prière qui nous engage. On peut trouver un beau résumé de tout cela dans *l'Éloge du peu* de Bernard Poupard, moine de Clerlande : "Mieux vaut faire avec notre foi, agir avec l'assurance que Dieu attend notre bon vouloir : sa volonté ne peut se faire sans la nôtre. Quand nous prions pour la paix, Dieu nous répond de la faire. Notre prière devient alors : que mon vouloir aille à la rencontre de ton vouloir, et qu'ainsi ta volonté soit faite. La volonté de Dieu ne peut être que d'amour, de paix, de joie."¹⁰

* * *

¹⁰ Bernard POUPARD, *Éloge du peu*, Paroles au fil du temps n° 77, Clerlande, 2019, p. 5.

Dans la lettre de saint Paul aux Éphésiens (1,3-10) :

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ ! Il nous a bénis et comblés des bénédictions de l'Esprit, au ciel, dans le Christ. Il nous a choisis, dans le Christ, avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints, immaculés devant lui, dans l'amour. Il nous a prédestinés à être, pour lui, des fils adoptifs par Jésus, le Christ. Ainsi l'a voulu sa bonté, à la louange de gloire de sa grâce, la grâce qu'il nous donne dans le Fils bien-aimé. En lui, par son sang, nous avons la rédemption, le pardon de nos fautes. C'est la richesse de la grâce que Dieu a fait déborder jusqu'à nous en toute sagesse et intelligence. Il nous dévoile ainsi le mystère de sa volonté, selon que sa bonté l'avait prévu dans le Christ : pour mener les temps à leur plénitude, récapituler toutes choses dans le Christ, celles du ciel et celles de la terre.

Dans un premier exposé, j'ai surtout dit ce que la volonté de Dieu n'est pas. Dieu n'est pas le metteur en scène d'une histoire dont nous serions bon gré mal gré les acteurs. Ce qui arrive n'est pas nécessairement conforme à son désir, de beaucoup s'en faut. Et donc, la troisième phrase du "Notre Père", qu'elle soit une affirmation ou une demande, ne peut pas être une formule de résignation. J'ai toujours une réticence quand je la lis sur un avis nécrologique. Je crains toujours qu'elle signifie alors : ce deuil nous blesse atrocement, mais nous nous inclinons devant ta volonté, tu sais mieux que nous ce qui nous convient. Eh bien non, la mort de nos proches n'est pas voulue par Dieu. Il en coûte au Seigneur de voir mourir les siens, comme dit le psaume. Il ne lui plaît pas de les voir mourir, il ne veut pas notre mort, pas plus qu'il ne s'est réjoui de celle de son Fils.

Vous me direz que Jésus lui-même a dit à son Père de faire sa volonté, à l'heure où il venait de le prier de lui épargner la mort. Mais il n'a pas cru que son Père voulait sa mort. Il a cru que son Père voulait nous sauver coûte que coûte, qu'il était prêt à y mettre le prix, à tout sacrifier pour cela, même ce qu'il avait de plus cher. Et lui, qui était justement ce que le Père avait de plus cher, voulait la même chose, de tout son être, sa volonté ne faisait qu'un avec celle du Père, à cet instant comme pendant toute sa vie. Leur unique volonté était le salut de l'humanité, pas la mort du Sauveur.

Une image de saint Anselme éclaire ce point de vue, même si sa phrase est un peu compliquée : "Souvent en effet, il nous arrive de dire que quelqu'un veut une chose, parce qu'il n'en veut pas une autre qui, voulue par lui, empêcherait que se réalise celle qu'il est censé vouloir : quand nous disons, par exemple, qu'un tel veut éteindre la lumière parce qu'il ne veut pas fermer la fenêtre par où entre le vent qui éteint la lumière."¹¹ On peut vouloir laisser la fenêtre ouverte parce qu'on a besoin d'air ou parce qu'on espère que la lampe attirera plus de papillons que de moustiques. De la même façon, on dit que Dieu voulait la mort de son Fils, alors qu'il voulait seulement empêcher ce qui, en épargnant son Fils, aurait empêché le salut de l'humanité. La volonté de Dieu, c'est notre salut.

En effet, Dieu n'a peut-être pas de plan, mais il a un rêve. Il est heureux parce qu'il est Trinité, parce qu'il est communion d'amour. Et son rêve, c'est d'élargir cette communion à la multitude des hommes. C'est ce que chante l'hymne qui ouvre la lettre de Paul aux Éphésiens, une seule longue phrase de douze versets, dont je n'ai cité qu'un extrait. Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté. Dieu ne se contente pas de nous dire : "Je sais ce que vous ne savez pas. Vous êtes trop petits ou trop bêtes pour comprendre. Apprenez par cœur, vous comprendrez plus tard. C'est pour votre bien, dites merci." Non, le Dieu de la Bible n'est pas

¹¹ ANSELME DE CANTORBÉRY, *Pourquoi Dieu s'est fait homme (Cur Deus homo)*, I, 9, SC 91, Paris, Cerf, 1963, p.253.

ce Dieu hautain que nous nous forgeons parfois. Les psaumes répètent qu'il nous fait connaître sa parole, ses chemins, ses volontés. Et Jésus ajoute qu'il ne nous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore les intentions de son maître. Dieu nous fait savoir ce qu'il veut. C'est une bénédiction. Bénir, c'est dire le bien. Dieu bénit en disant le bien, le souverain Bien, c'est-à-dire en se disant lui-même.

Une des principales bénédictions de Dieu, c'est la Bible, car elle dit Dieu. Elle décrit sa volonté, son rêve, son projet initial, ce qu'il avait prévu avant la fondation du monde. Avant que notre péché, notre refus ne vienne tout gâcher. C'était quoi, ce rêve ? Que nous soyons saints, irréprochables, sous son regard, c'est-à-dire que nous soyons heureux de son propre bonheur (c'est cela, être saint), d'un bonheur sans mélange, en sa présence. Davantage : que nous soyons devant lui comme son propre Fils. C'est en lui qu'il nous a choisis avant même de créer le monde... Et pour tout dire, il n'a créé le monde qu'en vue de cela.

Dieu ne s'est pas découragé quand nous avons brisé son rêve. Il nous a donné son Bien-Aimé pour rendre une chance à son projet de bonheur. Par son sang, nous sommes délivrés. Dieu a formé le dessein bienveillant – plein de bonté et plein d'allégresse – de *réunir l'univers entier sous un seul chef*, dit la Traduction œcuménique, et nous pouvons donner au mot *chef* le sens qu'il a dans *couvre-chef*. Dieu a décidé de tout récapituler dans le Christ. *Récapituler*, c'est, pourrait-on dire, le contraire de *décapiter*. C'est rendre une tête. Car à travers les méandres de l'histoire humaine, nous avons souvent perdu la tête. Dans tous les sens de l'expression. L'humanité est écartelée, démantibulée, mais Dieu a décidé de lui rendre sa Tête.

Et cette Tête, c'est le Christ. Tout ce projet d'amour, tout ce prix que Dieu a payé pour que rien ne soit perdu à jamais, tout ce dessein bienveillant, tout cela c'est *dans le Christ*. L'expression (*dans le Christ, dans le Bien-aimé, en lui*) revient dix fois dans ces douze versets. C'est en Christ que nous recevons toute grâce. Nous sommes destinés – tous et depuis toujours, avant la fondation du monde – nous sommes destinés à entrer en communion avec Dieu. Non pas comme une quatrième personne de la Trinité, mais "dans" la deuxième, si j'ose dire, en devenant le corps du Fils unique, en recevant l'adoption filiale.

Si c'est cela la volonté de Dieu, alors, oui, que sa volonté soit faite. Comme l'écrit Jean Cassien, "on peut entendre cette demande en ce sens que la volonté de Dieu est que tous soient sauvés, selon la parole bien connue de saint Paul : *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité* (1Tm 2,4). Le prophète Isaïe parle de cette même divine volonté, lorsqu'il dit, parlant au nom de Dieu le Père : *Ma volonté se fera tout entière* (Is 46,10). Lorsque nous disons : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, c'est faire, en d'autres termes, cette prière : Comme ceux qui sont dans le ciel, que tous ceux qui sont sur la terre, ô Père, soient sauvés par la connaissance de votre nom !" ¹²

Nous croyons en un Père. Papa le bon Dieu, nous a dit Thérèse. Un Dieu de pure bonté, en qui tout est bon, un Dieu dont la volonté est bonne, une volonté de bien, la volonté de nous faire partager son bonheur, une volonté qui ne veut rien d'autre que notre bonheur. Nous croyons en un Dieu qui ne crée que pour cela, en donnant son être et en maintenant dans l'être, pour que nous puissions entrer dans sa joie, vivre en communion avec lui, devenir Dieu.

Si c'est en ce Dieu que nous croyons, nous devrions pouvoir le prier sans peur. D'un tel Dieu, nous n'avons rien à craindre. C'est ce que nous dit la première lettre de Jean : *Il n'y a pas de*

¹² JEAN CASSIEN, *Conférences*, IX, 20, traduction E. PICHÉRY OSB, SC 54, Paris, Cerf, 1958, p. 57.

crainte dans l'amour, l'amour parfait bannit la crainte ; car la crainte implique un châtement, et celui qui reste dans la crainte n'a pas atteint la perfection de l'amour (1Jn 4,18). Dieu n'est pas une menace. Dieu ne cherche pas à nous prendre en défaut. Dieu ne mijote pas un mauvais tour à nous jouer.

Si nous comprenons que Dieu ne veut que notre bonheur, qu'il est tout entier au service de notre bonheur, nous demanderons que sa volonté soit faite sans la moindre crainte, sans imaginer un seul instant que nos rêves pourraient être plus beaux que ceux de Dieu. Si nous pouvions comprendre ce qu'est la volonté de Dieu sur nous, ce qu'elle suppose de bonté, de douceur, de bonheur et de liberté, nous ne dirions plus : "Que ta volonté se fasse et non la nôtre", mais : "Nous n'avons pas d'autre volonté que la tienne." Sous-entendu : il faudrait être fou pour vouloir autre chose.

Ce que je dis là vaut aussi pour la prière de Charles de Foucauld : *Mon Père, je m'abandonne à toi, fais de moi ce qu'il te plaira. Quoi que tu fasses de moi, je te remercie. Je suis prêt à tout, j'accepte tout. Pourvu que ta volonté se fasse en moi, en toutes tes créatures, je ne désire rien d'autre, mon Dieu. Je remets mon âme entre tes mains. Je te la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je t'aime, et que ce m'est un besoin d'amour de me donner, de me remettre entre tes mains, sans mesure, avec une infinie confiance. Car tu es mon Père.*

Beaucoup de chrétiens ont peine à dire cette prière. Pourtant, on peut la dire de tout son cœur, sans crainte, sans prendre de risque. *Fais de moi ce qu'il te plaira*, cela ne veut pas dire : fais de moi le jouet de tes caprices. Cela veut dire : fais de moi l'être pleinement libre qu'il te plairait de voir s'épanouir. *Quoi que tu fasses de moi, je te remercie*, cela ne veut pas dire : tu peux faire de moi n'importe quoi, puisque la prière ajoute : *pourvu que ta volonté se fasse en moi, en toutes tes créatures*. La volonté de Dieu n'est pas de faire n'importe quoi.

Nous pouvons nous remettre entre ses mains *avec une infinie confiance*, car il ne veut pour nous que son propre bonheur. Il nous invite à partager son bonheur en renonçant à nous-mêmes, non pas en renonçant à vivre et à être heureux, mais en renonçant à notre prétention de pouvoir choisir seuls les chemins de notre bonheur. Nous obéissons à Dieu, non pas comme des serviteurs obéissent à leur maître, mais en reconnaissant que nous atteindrons notre plénitude quand la volonté de Dieu sur nous se réalisera. C'est un peu comme quand nous demandons notre chemin à un passant. S'il est capable de nous dire par où nous devons aller, nous nous conformons à ses indications avec gratitude, non pour lui obéir ou pour lui faire plaisir, mais parce que nous sommes contents d'avoir obtenu le renseignement que nous sollicitons. Chercher à discerner la volonté de Dieu, c'est chercher le moyen le plus sûr de trouver pour soi et pour les autres la route de la joie la plus haute.

Nous pouvons continuer à prier pour que la volonté de notre Père soit faite. Si elle se réalise, nous n'aurons rien à regretter. Par contre, si la souffrance nous accable, si nous rencontrons l'échec, si les êtres qui nous sont chers nous sont arrachés, nous n'irons pas croire que c'est la volonté de Dieu, mais nous saurons, de toute notre foi, que la volonté de Dieu ne s'est pas encore réalisée sur la terre comme au ciel, nous le prions avec plus d'ardeur encore de faire triompher sa volonté, qui finira bien un jour par l'emporter sur les forces du mal.

Chercher la volonté de Dieu, c'est donc chercher à correspondre à ce grand dessein : le bonheur de tous et de chacun, de chacune. Cela devrait rester toujours notre visée ultime, dans chacune de nos décisions, dans chacune de nos démarches. Mais cela ne suffit sans doute pas

toujours à déterminer ce qu'il convient de faire ici et maintenant, dans telle ou telle situation concrète. Comment discerner ? Je ne compte pas proposer ici des méthodes de discernement. Mais je voudrais encore partager quelques convictions, en espérant qu'elles sont de nature à ouvrir des pistes.

Dieu nous connaît mieux que nous-mêmes. Il sait mieux que nous ce qui est bon pour nous, ce qui peut nous conduire au bonheur. Si sa volonté ne s'impose pas, il ne nous en propose pas moins un chemin. Je ne sais plus qui a dit que le droit chemin est le droit de tracer son chemin. Yves Louyot, peut-être. Dieu respecte notre liberté, notre autonomie. Nous sommes responsables de nos choix. Mais cela ne veut pas dire que tous les chemins se valent. Dieu ne se contente pas de nous observer de loin pour voir comment nous nous tirons d'affaire. Il nous donne son Fils, qui est le chemin. Il nous indique un itinéraire. Dans les évangiles, le chemin de Jésus est le chemin de Jérusalem. C'est une route ardue, ça monte, c'est semé d'embûches, ça conduit au Calvaire. Mais aussi à la résurrection, à la plénitude de la vie.

On a beau nous dire que c'est le chemin du bonheur, nous pourrions perdre courage devant les difficultés qui se profilent sur notre itinéraire. Aussi, nous pouvons être tentés d'emprunter des chemins plus faciles, de prendre, au lieu du chemin qui monte, un chemin qui descend. Luc, dans son œuvre littéraire (Évangile et Actes des Apôtres), et uniquement dans les parties qui lui sont propres, nous décrit plusieurs de ces chemins qui, en descendant, éloignent de Jérusalem et de Celui qui y a fait sa demeure. Il y a le chemin qui descend de Jérusalem à Jéricho, mal fréquenté. Il y a le chemin qui prétend conduire à Emmaüs, mal indiqué sur les cartes routières, dont la longueur peut varier entre onze et trente kilomètres. Il y a le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza : il est désert.

Ces chemins qui descendent peuvent sembler plus commodes que la rude montée vers Jérusalem. Mais Luc nous dit que ceux qui les empruntent font fausse route. L'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho *tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort*. Ceux qui font route vers Emmaüs sont *tout tristes*. Et le fonctionnaire éthiopien qui descend vers Gaza, après être venu à Jérusalem pour adorer Dieu, lit le prophète Isaïe sans pouvoir le comprendre (pour essayer de rendre le jeu de mots du livre des Actes, on pourrait dire qu'il ne connaît pas ce dont il prend connaissance, qu'il apprend sans comprendre, qu'il saisit sans saisir). *Regarde où nous risquons d'aller, tournant le dos à la cité de ta souffrance* (Didier Rimaud).

Ce qui étonne, c'est que sur ces chemins qui se perdent (et perdent ceux qui s'y trouvent), il y a quelqu'un qui s'approche. Le chemin de Jéricho traverse le désert de Juda, celui d'Emmaüs ne doit être connu que des fantômes, la route de Gaza est déserte. On croyait n'y rencontrer personne, personne qui puisse y venir au secours de ceux qui s'égarer. Et pourtant, *un Samaritain qui était en route s'approcha* (Luc 10,33-34). *Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux* (Luc 24,15). *L'Esprit dit à Philippe : "Approche, et rejoins ce char"* (Ac 8,29).

Luc nous invite à accompagner Jésus sur le bon chemin, à suivre Jésus qui est le Chemin. Il nous y invite avec insistance, malgré les embûches, parce qu'il voudrait nous épargner des détours inutiles et des errances douloureuses. Mais sachez-le bien : s'il vous arrivait de choisir une autre route que celle de l'évangile, Jésus continuerait de faire route avec vous. À la croisée des chemins, il vous indiquerait de loin en loin un raidillon qui rejoint à travers les broussailles le chemin délaissé. Mais jamais il ne vous dira : "Cette fois, c'est à prendre ou à laisser : si tu vas par là, vas-y tout seul." Non, quel que soit votre choix, il prendra le risque

avec vous. Et le jour où vous vous arrêterez enfin, il fera *semblant d'aller plus loin*, comme pour vous dire qu'il est prêt à vous accompagner encore, s'il y a plus loin sur le chemin de l'absurde.

Discerner la volonté de Dieu, ce n'est pas une partie de "quitte ou double". Un mauvais choix ne gâche pas une vie à tout jamais. Il n'y a pas d'un côté ceux qui font la volonté de Dieu et, moyennant cela, sont assurés de sa sollicitude, et de l'autre ceux qui, en s'écartant de cette volonté, sont livrés à eux-mêmes, abandonnés à leur triste sort. Dieu veut notre bonheur et nous propose de nous y conduire en ligne droite, à vol d'oiseau. Mais si nous choisissons des détours pour leur apparente facilité, il y aura toujours des chemins de traverse, pour nous ramener vers la joie. Nos infidélités, en nous écartant de Dieu, lui font mal parce qu'elles nous abîment, mais elles ne le découragent pas. Chaque être humain, où qu'il soit, quelle que soit son histoire, est appelé à la sainteté. Et chacun peut l'atteindre en partant d'où il est, sans être obligé de retourner à la case "départ".

Toutefois, quel que soit l'itinéraire choisi, le but finira toujours par être Jérusalem. Quand nous aurons compris, quand nous aurons reconnu Jésus, à l'instant même, nous nous lèverons et nous ferons route vers Jérusalem.

Les trois textes de Luc que je viens d'évoquer mentionnent la disparition du compagnon de route. Le Samaritain confie le blessé aux soins de l'aubergiste, Jésus disparaît aux regards des disciples d'Emmaüs et l'Esprit emporte Philippe dès qu'il a donné le baptême à l'Éthiopien. On pourrait croire qu'il vaut mieux être en bonne compagnie sur une mauvaise route que tout seul sur le droit chemin. Mais on n'est jamais seul sur le chemin de Jérusalem.

Quand on est de nouveau sur le bon chemin, c'est *le Chemin* lui-même qui est le compagnon, et on presse le pas pour porter la Bonne Nouvelle qui brûle le cœur. Quand on a compris la parole de vérité et qu'on a reçu le baptême en son nom, c'est *la Vérité* elle-même qui est la compagne, et on poursuit sa route dans la joie. Quand on a retrouvé la vie qu'on avait failli perdre, c'est *la Vie* elle-même qui est la compagne, la Vie qui surgit du tombeau le troisième jour, après avoir donné à l'aubergiste deux deniers, le salaire de deux journées (cf. Jn 14,6).

On ne s'éloigne pas de Jérusalem sans s'écarter de Jésus. Marie et Joseph eux-mêmes l'ont appris à leurs dépens (Luc 2,42-45). Mais Jésus s'approche toujours de ceux qui s'éloignent, car il ne veut pas qu'un seul de ses petits se perde (Mt 18,14).

Frère François

CHRONIQUE

Freddy Giet, portier du mardi depuis de nombreuses années, doit abandonner son service. Nous le remercions chaleureusement pour sa présence discrète et efficace. Yvan Dobbelsstein, en cheminement dans l'oblature, vient quant à lui renforcer l'équipe.

Le conseil du président qui devait avoir lieu en Pologne se vit en vidéo-conférence. C'est l'occasion de s'initier à ce nouveau mode de communication.

Petit frère Hervé, prieur des petits frères de Jésus, petit frère Xavier et petit frère Alex des petits frères de l'évangile, viennent partager un temps notre vie. Notre lien à Charles de Foucauld n'a pas faibli. Nous rendons grâce à Dieu pour cette amitié de longue date.

Le lama géché Lobsang, moine tibétain, proche du Dalaï Lama et professeur en France depuis de nombreuses années vient passer deux semaines chez nous. Il nous parle de son départ du Tibet, de la force qu'il a trouvé dans l'étude et la transmission de sa tradition.

Le 19 juillet, Thomas (Étienne) Delneville fait son entrée au noviciat. Nous sommes heureux d'accueillir sa famille et un couple de son équipe Notre-Dame. Après une émouvante célébration au soleil du cloître, nous partageons un goûter festif.

Dans le souci de l'importance de la parole de la femme dans l'Église, nous décidons de demander à Marie-Pierre Polis et Birte Marianne Day de prendre leur place dans le calendrier des homélies dominicales.

Anne-Marie et Guy Grodent viennent nous offrir une icône de la Trinité et des amis de Michel Lambrechts, Marijke et Rob Tas, nous apportent une Vierge en majesté, en mémoire de Marie-Lou Lambrechts. D'autres icônes écrites par Marie-Jeanne Honhon ornent nos murs. Et n'oublions pas Jacques Noé avec le célèbre saint Remacle, visible sur notre site, et le visage du Christ pendant des années au chœur de notre église. Qu'ils soient tous remerciés d'ouvrir en nos lieux de vie des fenêtres sur l'Infini.

Nous rencontrons les sœurs de l'Assomption dont la présence nous réjouit.

Dans le cadre d'une réforme écologique, nous faisons installer une série de panneaux solaires sur le toit plat de notre bâtiment de 1965.

Frère Pacôme, novice au monastère bénédictin d'Évian, vient faire un stage chez nous durant le mois d'août.

À la mi-août, frère Renaud anime la retraite de la communauté de Clerlande.

Un candidat s'est présenté pour l'ermitage de Bernister. Il s'appelle Stan Vanuytrecht. Il est diacre et noue des liens fraternels avec nous, tout en vivant sa présence dans la prière en ce lieu privilégié.

Nous rencontrons la nouvelle pasteure de la communauté protestante de Malmedy. Elle s'appelle Annette Beck, elle est allemande. Heureusement, Birte Marianne nous fait la traduction simultanée, ce qui facilite les choses.

À propos de notre traductrice, si vous la voyez souvent chez nous, c'est qu'elle fait une expérience spirituelle et œcuménique d'insertion et nous aide dans différents secteurs. Xavier Parent, de son côté, continue son bénévolat à la bibliothèque et vient d'achever un important travail de traduction en faveur de la congrégation.

Nous faisons un recyclage sur le cinéma avec Jean-Benoît Gabriel, frère de frère Pierre. Il est professeur à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Namur, pour le cours Cinéma et littérature.

Frère Thomas et frère Étienne participent à un voyage en Champagne à la découverte de Rachi de Troyes, exégète juif du Moyen Âge : rencontre avec l'évêque de ce diocèse, visite de l'église de Chaource, etc...

Du 30 août au 27 septembre, nous prenons en charge les messes dominicales radiodiffusées à la RTBF. Nous remercions Sophie Demoulin, la nièce de frère Étienne, violoniste à l'orchestre national, et la famille Devos-Reyes, qui ont contribué à la beauté de ces célébrations.

Mère Élisabeth de l'Église orthodoxe donne une petite session sur les Pères, spécialement Origène, pour le noviciat.

Frère Bernard fête ses 80 ans au Pérou par une messe solennelle et zoomée...

Nous remercions chaleureusement tous ceux qui ont fait un don de soutien au monastère.